

CHAPITRE II

Saint-Flour, cité inviolée

Ils étaient venus en plein jour, ils sont partis à la lueur bleue de leurs lampes de poche.

Du 24 mai au 24 août, l'éclipse fut progressive, mais totale.

Avec quelle consternation nous avons vu arriver leurs convois interminables et puissamment armés ! A leurs innombrables engins motorisés, à leurs canons, à leurs mitrailleuses, à leurs avions, nos braves maquisards ne pourront opposer que leurs mitraillettes et leurs poitrines.

Mais finalement, ce furent leurs mitraillettes qui parlèrent le plus fort, car il y avait dans leurs poitrines un irréductible idéal : Sauver la France !

Vaincre ou mourir ! Telle était la devise des petits soldats du Brassard à croix de Lorraine.

Ils ont commencé par mourir :

*Luttant un contre dix, sans armes, sans remparts,
Harassés, débordés, cernés de toutes parts,
Quand l'Allemand rageur vous sommait de vous rendre,
Fiers, vous vous raidissiez, refusant de comprendre :
« Parlez-nous de mourir, mais nous rendre : Jamais !
« Impossible d'ailleurs, car nous sommes Français ! »*

Ils ont fini par vaincre.

*
* *

Chaque jour augmentait le nombre des véhicules ennemis remorqués, je veux dire détruits, tandis que les occupants de leurs « voitures silencieuses » fondaient à vue d'œil. De huit, ils tombaient à sept, puis à six, puis à cinq...

En l'espace d'une semaine, Saint-Odilon fut occupé deux fois par le même contingent de mitrailleurs allemands. La première fois, ils étaient quarante-cinq, la deuxième fois vingt-huit. Au Frère qui demandait s'il fallait attendre les autres, il fut répondu : « Non, ils ont été regroupés. » En effet, ils avaient passé... l'arme à gauche.

L'arrogance de ces messieurs suivit la même courbe descendante. A la dernière réquisition de Saint-Odilon, un sous-officier demanda : « Quand pensez-vous que la guerre finira ? »

— Mais vous êtes mieux placé que moi pour le savoir.

— Oui, oui, vous ne voulez pas vous compromettre. Eh bien ! il faudra qu'elle finisse bientôt, d'une façon ou d'une autre. » Et ce disant, il fit le geste de jeter bas ses armes. Un mois plus tôt, c'était le geste circulaire de l'index autour du cou : « On leur coupera la tête à tous vos maquis ! »

A partir de l'Assomption, les colonnes répressives quittent le Cantal. Il ne reste plus à Saint-Flour que la garnison de notre Pensionnat du Sacré-Cœur. Le maquis, qu'on avait cru anéanti, renaît de ses cendres et se groupe en vue d'attaquer la Kommandantur. Celle-ci déclare la ville en état de siège. Müller plastronne : « Nous nous défendrons jusqu'à la dernière goutte de sang. » Le 23 août, de deux heures à quatre heures de l'après-midi, leurs mitrailleuses crachent sans interruption.

Mais toute cette belle ardeur belliqueuse n'est qu'apparente. Elle est destinée à camoufler leur intention réelle : prendre le large.

Redoutant des destructions au Pensionnat, je me tiens à proximité depuis le 21 août, prêt à intervenir.

Et c'est ainsi que, dans la nuit du 23 au 24 août, je pus constater qu'il y régnait une animation insolite. Mais l'occultation parfaite ne laissait rien surprendre de ce qui se passait à l'intérieur. Soudain, jardin et cours sont envahis par d'innombrables

feux follets. C'était la Wehrmacht qui faisait ses malles et les chargeait sur ses camions en s'éclairant... de ses lampes de poche !

Je distingue nettement la silhouette de M. Desfonds, chauffeur réquisitionné, qui s'escrime — ou fait semblant — à mettre en marche une camionnette. J'entends un officier allemand lui dire : « Monsieur, cinq minutes pour partir, sinon fusillé. » Du coup le moteur tourne et la camionnette descend docilement jusqu'au... Faubourg, où, non moins docilement elle refuse de continuer la route. Malheureusement son chauffeur devra la continuer... jusqu'en Allemagne.

Je reconnais aussi le camion de M. Gaspard Védrine. Celui-là, avec la complicité de son chauffeur, cale net... au foirail.

Une à une, toutes les automobiles quittent les dépendances du Sacré-Cœur et, au fur et à mesure de leurs départs, la maison se vide de tous ses occupants.

Le lieutenant Gross en sort le dernier.

M. Jouve, chez qui j'avais pris pension, me pousse alors du coude : « Dites donc, Monsieur Mayet, ils f..... le camp ! »

De fait, quelques instants après, le roulement de leur convoi se perdit dans le fracas assourdissant du plus terrible orage que j'ai vu à Saint-Flour et « qui faisait de cette fugue dans la nuit une vision d'apocalypse ». (Semaine catholique.)

Les coups de tonnerre se chevauchaient en un roulement ininterrompu, et sur le goudron humide et brillant des routes, d'interminables chapelets d'éclairs harcelaient le monstrueux serpent, la pitoyable colonne qui rampait vers le col de La Fageole.

*
**

Il est trop tôt pour écrire l'histoire de la lutte entre Maquis et Wehrmacht sur notre terre cantalienne.

Les rumeurs de la bataille emplissent encore nos vallons, la fumée de la poudre ne s'est dissipée que lentement et nos cœurs n'ont pas encore cessé de saigner aux révélations qui, chaque jour, nous font connaître un peu plus le formidable apport d'héroïsme sanglant de notre petite patrie à la cause sacrée de la Grande.

Il faut attendre pour écrire cette épouvantable histoire que